

Le coeur silencieux des choses et Éloge de la fragilité, Pierre
Bertrand, Montréal, Liber, 1999 et 2000.

Robert Hébert

Volume 12, numéro 1, automne 2001

Langue : identité plurielle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801202ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801202ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hébert, R. (2001). Compte rendu de [*Le coeur silencieux des choses et Éloge de la fragilité*, Pierre Bertrand, Montréal, Liber, 1999 et 2000.] *Horizons philosophiques*, 12(1), 154–155. <https://doi.org/10.7202/801202ar>

par définition au modèle standard de la théorie du premier ordre qui génère par compacité les modèles non standard; ainsi les infinitésimaux de l'analyse non standard sont-ils engendrés au premier ordre et ne dépendent donc pas de la catégoricité de \mathbb{R} . Il est dit aussi, en page 165, que le théorème de Solovay (écrit deux fois Soloway) qui énonce que «tout sous-ensemble de la droite réelle est mesurable au sens de Lebesgue» fait appel à un axiome – qui n'est pas nommé, mais c'est l'axiome de déterminité «determinacy» – plus faible que l'axiome du choix, alors que c'est le contraire qu'il faut dire : l'axiome de déterminité est plus fort que l'axiome du choix puisqu'il le contredit. D'autres précisions sur la complétude *syntactique* qui n'est pas évoquée, eurent évité des développements sinueux sur la complétude tout court que l'auteur appelle aussi saturation et qui n'est autre que la complétude *sémantique*; la propriété métalogue de décidabilité eût pu être introduite pour simplifier la discussion dans ce contexte.

Sur le plan proprement mathématique, ce que l'auteur dénomme «systèmes de formes» (p. 61 et ss.) n'est jamais rapporté à la théorie arithmétique des formes «Formenlehre» ou polynômes homogènes de Gauss à Kronecker. Des formes quadratiques aux formes modulaires de la géométrie algébrique contemporaine, ces systèmes de formes n'ont rien à voir avec la géométrie ou la «pensée de l'espace» en tant que telle. Ici les exégèses de l'auteur sur le ds^2 de la géométrie différentielle et la notion de variété différentiable s'en fussent trouvées allégées, puisqu'il s'agit essentiellement de concepts arithmétiques comme celui de variété algébrique, notion centrale s'il en est en géométrie algébrique que l'on désigne de plus en plus par géométrie arithmétique dans les travaux contemporains.

Un lecteur patient saura tirer profit des analyses proprement historiques de l'auteur qu'on retrouve dans la troisième partie, d'Archimède et Aristote à Descartes et Pascal. Ce lecteur sera moins patient quand on s'approchera de la scène contemporaine, mais si la leçon épistémologique qu'il pourra tirer de ces analyses est mince, il restera sensible aux modulations d'un style de pensée, qui sans être toujours précis s'approche suffisamment de la science pour mériter le titre malgré tout un peu suranné de «philosophie scientifique».

Yvon Gauthier
Université de Montréal

Le cœur silencieux des choses et Éloge de la fragilité, Pierre Bertrand, Montréal, Liber, 1999 et 2000 - Note de lecture.

C'est l'année dernière que j'ai renoué avec les textes de Pierre Bertrand — professeur de philosophie au collège Édouard-Montpetit — à l'occasion d'un très beau livre, *Le cœur silencieux des choses*. Ceci se veut témoignage et bien sûr, le témoin s'expose... Alors que j'étais dans une sorte de nouvelle parenthèse, étant revenu de mon exil à la campagne entre urubus et météores, clochardant sans trop réfléchir sur les trottoirs de Montréal — mes deux derniers ouvrages-entreprises ne dépassant pas les ventes d'une plaquette de poésie et pour l'un, n'ayant pas même effleuré le cogito des philosophes —, le sous-titre de ce livre bleu m'est paru absolument transparent : «Essai sur l'écriture comme exercice de survie». Survivre, merci libraire. Peut-être cet ouvrage entame-t-il la boucle réflexive de son auteur après une douzaine d'ouvrages parus depuis *L'oubli, révolution ou mort de l'histoire* (Paris, PUF, 1975) en même temps qu'il représenterait sa vitesse de croisière thématique, je ne sais. Les quatre derniers chapitres m'ont particulièrement saisi dans leur terrible évidence : «Dire l'affect, créer à même ce qui stérilise, écrire d'abord pour soi, l'œuvre en marche», oui soudain... En fait, j'ai toujours voulu travailler pour ma communauté philosophique, euro-américaine ou provinciale, croyant que mes énergies s'ajoutaient à d'autres énergies pour repousser les zones du non-dit, les pouvoirs de toute domination, forçant la critique ou la poétique des archives et des restes, je me suis posé à moi-même beaucoup de contraintes morales; j'ai cru à une sorte de perfection de l'œuvre pour me rendre compte depuis peu qu'au contraire, je me suis trompé... Je ne dirai pas ici-maintenant en quoi. «L'erreur» de Copypel laisse peut-être deviner : moins tâtonner aveuglément, ne sachant pas, car tel est le doute heuristique, que s'épuiser à ne pas voir dans sa propre nuit, en vérité.

Voilà donc que le texte de Pierre Bertrand m'invitait à jeter un autre éclairage sur mes écritures bâclées, si complexes. D'une manière à la fois claire, dégagée et insinuante, supportée par des citations-cultes, dans une sorte de cadence deleuzienne. Lui-même paradoxalement discret. Renoncer pour ré-énoncer d'autres messages. Comprendre ces lieux communs, si j'ose dire : *l'espace impersonnel de la tragédie et le consentement créatif à soi-même*. L'œuvre réelle est plus riche que l'œuvre idéale et

cette position anti-idéaliste se joue dans la poursuite de l'écriture elle-même, consolante, hasardeuse, fuyante — à la condition d'y accepter sa propre mort au sein d'un mouvement plus fort que soi. Voilà, en marche... Si *Éloge de la fragilité* peut sembler plus facile, c'est que la stratégie est différente : un style davantage interrogatif, une critique des savoirs humains jusqu'à friser l'inconnaissance, plusieurs notes en bas de page qui mériteraient d'être développées et à mon avis, l'aboutissement d'une tonalité très américaine, par-delà l'usage du décapant *Confidence Man* de Melville : ouverture empathique, dépouillement, mouvances de la nature. Sans prétention aucune, le texte devient alors une sorte de programme, un agencement pédagogique où chaque lecteur peut mettre de la chair, la sienne. Réflexion d'autant plus interpellante qu'elle se refuse aux poncifs du blabla éthique et qu'elle maintient la dimension tragique de l'existence à travers les trous de l'écriture.

Puisque ceci n'est pas un compte rendu mais une note de lecture, j'aimerais ajouter une autre dimension à mon témoignage. Dans une recension qui portait sur *Logique de l'excès* de Pierre Bertrand (publié à Montréal aux éditions Les Herbes Rouges) ainsi que deux autres ouvrages de Laurent-Michel Vacher et Pierre Desjardins, Robert Saletti a noté l'absence de couverture médiatique pour la philosophie originaire du Québec (*Le Devoir*, 28 septembre 1996). Manque de «voix originales», surdité culturelle? De sa fenêtre, il présentait ces «trois publications pour sortir la philosophie québécoise du mutisme dont elle est frappée». Intéressant. Cependant, le chroniqueur n'a pas fait le lien entre ces trois auteurs collégiaux et une situation universitaire elle-même aseptique, professionnellement auto-bornée, indifférente à ce qui se trame à la base. Étrange clivage pour une étrange désolation. Un petit scandale. L'enseignement collégial représente peut-être ce moment essentiel que Emerson appelait «la domestication de la culture». Beaucoup de penseurs québécois (au sens géotopique du terme) poursuivent déjà une œuvre, beaucoup de littéraires également qui dévorent, s'approprient parfois la philosophie à ses sources — *flashback* à partir de *Chroniques* et de *Spirale* première phase, 1975-1985. Ce sont les collégiaux qui ont osé explorer l'historiographie québécoise (devenue sujet tabou), questionner l'Amérique réelle et fantasmatique, traduire sur le vif les courants d'idées, oser encore pratiquer le socratisme de la torpille avec les ados du *Zeitgeist*, futurs citoyens, intervenir sur le terrain socio-politique, expérimenter les puissances de la langue. Plus qu'un phénomène de génération, un phénomène de genèse qui, du côté philosophie, pointe une autre sorte de tragédie... Selon les dernières statistiques, il y a aujourd'hui dans les universités de la province du Québec et des régions limitrophes 145 professeurs de philosophie (plus une centaine de chargés de cours), 580 étudiants inscrits en maîtrise et au doctorat dont on peut présumer qu'il y a là derrière leur désir beaucoup de professeurs obscurs. Étonnant. Sentez-vous passer l'Esprit, l'onde de choc créatrice? Avant que les hautes puissances académiques ne scellent les portes déjà fermées sur l'époque ou que la gestionite inquisitoriale dans le réseau collégial québécois ne tue dans l'œuf l'exercice même de la pensée, je tiens à le rappeler.

Puisque ceci n'est pas un manifeste, j'aimerais terminer en saluant fraternellement Pierre Bertrand qui publie et survit donc à sa manière depuis vingt-cinq ans, et qui m'a permis d'une façon imprévue de surpasser, élargir mon sentiment d'être pure perte. Atmosphère de jubilé. Oui, une seule communauté : écrire, être. Moi donc, je reprends la route. Je remercie ceux et celles qui ont fait écho à mes recherches hybrides, qui parfois sans le savoir m'ont ouvert les yeux sur des virtualités infinies du lieu. Il me faut maintenant dire l'affect, une nouvelle dernière entreprise : affronter la souffrance muette d'un enfant au milieu du XX^e siècle... Risque mortel. Toute philosophie en acte dit l'ouverture maximum de l'être humain à l'inaccomplissement de la raison et de son désir humain. Quant au reste, «je sème à tout vent», comme le signale un dictionnaire... Dans cet espace du discours philosophique dont on comprend bien les lois de gravité, l'explorateur, l'artisan tourmenté ou l'éveilleur de consciences ne peuvent vraiment espérer plus que de laisser quelques bons souvenirs : le geste, une phrase heureuse ici et là, l'éclair devenu blessure, un message codé dans la bouteille.

Robert Hébert
Professeur de philosophie
Collège Maisonneuve